

CHAPITRE 1

NYON

Alors que défilent les avenues de la capitale, les lumières des décorations de Noël rendent ce départ encore plus dramatique.

À l'avant, le couple échange quelques mots par moment, mais je n'écoute pas. La seule chose qui me préoccupait c'est que j'avais froid, seulement couverte de mes bas, mais je me suis emmitouflée dans la cape qu'on m'a donnée, et maintenant il fait plus chaud. Bercée par la voiture, je ne sais pas ce que je fais. Je n'ai même pas envie de pleurer, je me laisse porter.

Il m'a laissée, je suis anéantie !

Quand j'ai compris, cela m'a complètement sonnée. Après toutes ces semaines à hésiter entre espoir et désespoir, épuisée moralement et physiquement, j'ai sombré.

Quand je m'aperçois que nous sommes sur l'autoroute, je reprends mes esprits.

Je me rends compte que, tout à l'heure, je n'ai rien dit, alors que je suis en route pour la Suisse !

– Excusez-moi...

– Oui ? répond la dame.

– J'ai changé d'avis, je préférerais rester à Paris.

– Comment cela ?

Elle a l'air contrariée.

– J'ai réfléchi et la Suisse est trop loin de chez moi.

– Voyez cela comme un voyage initiatique, dit son mari. Cela vous fera une nouvelle expérience. Et puis vous savez, après une séparation, changer d'air ne peut vous faire que du bien !

– C'est que, comme je vous le disais, je ne suis pas sûre que ce soit ce qu'il me faut pour le moment. Pourriez-vous me déposer à Noisy-le-Grand ?

Ils se mettent à rire tous les deux.

– Mais qu'est-ce que vous croyez ? dit-elle. Que vous êtes dans un taxi ! Son mari pose la main sur sa cuisse.

Ils s'observent et communiquent du regard, apparemment indécis.

– Dans ce cas, pouvez-vous me déposer sur une aire d'autoroute ? dis-je. Quelqu'un viendra me chercher.

Monsieur Basel me regarde dans le rétroviseur, goguenard.

– Votre idée est ridicule, vous êtes nue ! Que croyez-vous qu'il adviendra de vous si nous vous débarquons sur une aire d'autoroute, au milieu de la nuit ?

Je me rends compte qu'ils n'ont aucune envie de m'aider.

– Vous semblez inquiète, Charline, mais il n'y a pas de raison. Nous allons bien nous occuper de vous, à commencer par ne pas vous abandonner en rase campagne. N'est-ce pas ?

– Euh... oui.

– Oui, qui ?

Je me sens piégée.

– Oui, Monsieur.

– Bien, dit Madame Basel, nous sommes d'accord. Maintenant, taisez-vous !

Effectivement, j'en reste coite.

En même temps, leur comportement n'a rien de surprenant. Je savais bien que j'allais rencontrer ce soir. Je me rends compte qu'il va être difficile de les quitter sans les fâcher, à présent qu'ils comptent sur ma présence.

Je voudrais tout de même les convaincre de me laisser, leur dire que je n'ai même pas mes papiers, mais je sens que c'est inutile. Dans le rétroviseur, je vois qu'il sait ce qu'il veut. Je n'arriverai pas à le faire changer d'avis, pas dans l'état où je suis.

Lessivée, je finis par me dire que la Suisse, ce n'est pas le bout du monde.

Je rentrerai demain...

Je me réveille avec un début de torticollis, je me suis endormie de travers.

Il fait encore nuit et je suis toujours dans la voiture. Le moteur est éteint et il n'y a personne. Par moment, j'entends le bruit assourdi de voitures qui passent non loin, à vive allure.

Me redressant, je vois que le véhicule des Basel est garé sur un parking vide, derrière un petit bâtiment, à côté de bennes à ordures. En me retournant, j'aperçois une station-service. Les Basel en reviennent.

– Alors ? dit-elle. Vous ne vouliez pas trouver refuge auprès d'un gentil routier ?

Je ne sais pas quoi répondre.

– Vous avez raison, Duchesse, dit-elle en riant. Ces gens-là pourraient bien vous voler votre vertu !

Alors qu'ils ôtent leur manteau pour remonter en voiture, je leur dis qu'il faut que j'aille au petit coin.

– Ma cape est trop courte pour que vous alliez aux toilettes avec. Faites vos besoins devant la voiture, personne ne vous verra.

Je ne veux pas, mais ma vessie se rappelle à moi.

– Ne faites pas de chichi, Duchesse. Nous avons encore plus de trois heures de route. Vous ne pourrez pas vous retenir. D'ailleurs, j'ai vu de quoi votre petit abricot est capable, alors donnez-moi ma cape. Je ne veux pas que vous la salissiez davantage !

Je refuserais bien, mais je ne sais pas de quoi ils sont capables.

En observant dehors, j'aperçois un panneau qui indique que nous sommes à la hauteur de Beaune. En région parisienne, j'avais imaginé que Gaëlle aurait pu me récupérer, mais ici, que va-t-il m'arriver si je les froisse et qu'ils me laissent sur le parking ?

J'hésite encore, mais il s'impatiente, alors je me dis que j'en ai vu d'autres.

En cette nuit de janvier, nue sur le parking, je suis frigorifiée. L'endroit est plus exposé que je ne le pensais, et n'importe quelle voiture qui repartirait de la station pourrait me voir. Alors je m'accroupis vite et urine sur le sol. Monsieur Basel démarre la voiture et je me retrouve dans le faisceau des phares, éblouie et exposée, humiliée.

Le mouchoir en papier que Madame Basel m'a donné ne suffit pas. En plus, je m'aperçois que je suis souillée. Je ne me suis pas essuyée de l'excitation qu'ils ont provoquée lors de ma présentation. Dans l'état où j'étais quand je suis partie, je n'y ai même pas pensé.

Tant pis. On me presse alors je ne m'attarde pas sur les détails.

Comme je retourne à l'arrière de la voiture, Madame Basel m'empêche de passer. Elle me fait signe de m'approcher, m'ordonne de relever une jambe et glisse ses doigts dans mon intimité. Ses mains froides me font frissonner, mais elle prend cela pour ce qui l'arrange et sourit.

– J'en étais sûre ! Vous croyez que vous allez vous asseoir comme ça sur mon siège ?

Je comprends qu'elle a fait exprès de ne pas me donner ce qu'il fallait pour m'essuyer, mais je ne peux rien dire. Transie et prise de cours, je bredouille quelque chose d'inintelligible.

– Attends, Hervé ! Elle est trempée, notre petite chienne.